

L'obésité dans les sociétés industrialisées occidentales : le «pondérisme» entre normes biomédicales et représentations sociales

**Gilles Boëtsch, directeur de recherche CNRS
CNRS UMR6578 Adaptabilité biologique et culturelle**

Gilles.Boetsch@medecine.univ-mrs.fr

<http://www.anthropologie-biologique.cnrs.fr/>

Conférence à l'Institut français de nutrition à Paris (mardi 2 décembre 2005)
<http://www.ifn.asso.fr/>

Et publié dans une version remaniée dans *La lettre scientifique de l'Institut Français pour la Nutrition*, N°110, décembre 2005, sous le titre,
« Alimentation, image du corps et santé », pp. 2-5.

L'anthropologie biologique étudie les variations biologiques diachroniques et synchroniques chez l'homme. En un mot, elle poursuit des recherches sur l'effet du temps (évolution) et sur celui de l'espace (diversité) dans les populations humaines.

Chez l'homme moderne (i.e. *Homo sapiens*), le biologique est gouverné par les facteurs culturels qui lui permettent, depuis l'invention de l'agriculture et de l'élevage, de se sédentariser dans de nombreux écosystèmes. C'est cette dynamique des interfaces entre les paramètres biologiques et les facteurs sociaux et culturelles que traite l'anthropologie dite « du vivant » aujourd'hui.

L'originalité de notre discipline, par rapport à la biologie ou à la médecine voire à l'anthropologie sociale et culturelle et à la sociologie, est justement de se situer dans cette perspective, à la fois diachronique (i.e. le temps et l'évolution) et synchronique (i.e. l'espace et la diversité).

Si l'anthropologie biologique se construit autour de niveau de lecture tels le gène ou la population qui assurent une compréhension classique des processus évolutifs, l'individu et son corps constituent aujourd'hui une

approche finalement assez originale qui favorise de nouveaux regards interdisciplinaires.

Le corps pose la question de son rapport à l'individu, partant à son identité qui se retrouve dans la gestion du quotidien et qui l'accompagne tout au long de son existence, qui le porte et qui le supporte, qui grandit et qui vieillit, que l'on nourrit lorsqu'il a faim, que l'on soigne lorsqu'il souffre...

Le corps est un objet scientifique commun à de nombreuses disciplines, à celles qui s'intéressent à la nature biologique du corps comme à celles qui traitent de son identité sociale¹. Mais, le corps est un objet assez nouveau dans l'histoire des sciences (contrairement à la matière pour la physique ou à la maladie pour la médecine) dans la mesure où il a dû s'éclipser peu à peu du carcan de la théologie. C'est par ce processus de désenchantement qu'il a pu devenir un objet anatomique pour les sciences naturelles et la médecine, puis un objet morphologique (et « raciologique ») pour l'anthropologie.

Enfin, il s'est confronté à la psychologie et à la psychanalyse dans son rapport avec l'esprit, avant de devenir un objet de recherche autonome pour l'histoire, la nutrition, l'esthétique... bref, le corps s'est rapidement introduit dans un champ du savoir de plus en plus vaste et surtout, de plus en plus complexe et diversifié.

Pour l'anthropobiologiste, l'étude de la morphologie corporelle se construit au travers d'une interdisciplinarité fondatrice. Et en mobilisant autour d'elle les sciences humaines, les sciences sociales, les sciences biologiques et les sciences environnementales, notre discipline peut dépasser les oppositions anciennes et réductrices entre biologique/social ou encore entre nature/culture pour y substituer de nouvelles oppositions autour des concepts : identité/altérité, masculin/féminin, pureté/souillure..... Cet état des lieux permet de visiter et de mesurer l'étendu du champ du savoir non seulement sur le corps mais aussi sur les facteurs qui assurent sa transformation morphologique telles l'activité physique ou l'alimentation.

La compréhension des processus de construction des normes selon les périodes historiques ou les aires culturelles paraît fondamentale pour comprendre la réalité de la dynamique bio-culturelle. Ainsi, il convient de

¹ Dargent J. *Le corps obèse*. Seyssel ; Champ vallon. 2005.

saisir tout à la fois, l'évolution des pratiques corporelles (selon le cycle de vie, les décorations et mutilations corporelles...), les formes de libération du corps (en particulier, les pratiques sexuelles), l'histoire du corps (ses possibilités adaptatives, l'évolution des canons esthétiques, l'altérité corporelle...), les cultures du corps (le corps choisi, le corps religieux...), les sciences du corps (l'organisation du savoir, le corps mesuré, les biotechnologies...), le vécu corporel (les atteintes corporelles, l'alimentation, les émotions, le corps subi...), les disciplines du corps (les thérapies corporelles, les pratiques sportives...), les techniques du corps (la science du mouvement...), les politiques corporelles (le biopouvoir...), les normes corporelles (les champs de l'esthétique...). C'est-à-dire non seulement une lecture individuelle, mais aussi une lecture collective, qui renvoie l'anthropologie à la question de la norme et de la normalité.

Les normes biomédicales

Les études d'épidémiologies montrent que le surpoids et l'obésité sont associés à différentes pathologies : l'hypertension artérielle, le diabète, le cholestérol..... Ces études ont permis de construire des modèles de probabilité d'apparition des pathologies en fonction du BMI. Ces normes ont été définies par l'OMS :

ETAT NUTRITIONNEL	IMC
Maigre et minceur	Inférieur à 18,49
Corpulence normale	18,5 à 24,99
Surcharge pondérale ou "embonpoint"	25 à 29,99
Obésité modérée	30 à 34,99
Obésité sévère	35 à 39,99
Obésité très sévère ou massive	supérieur à 40

Definitions de l'OMS

WHO. *Consultation on Obesity, Obesity: preventing and managing the global epidemic.*
WHO Technical Report Series 894, Geneva, 2000.

Mais les critères de l'OMS ne sont pas des valeurs absolues. En effet, des différences significatives ont été montrées entre populations (pays développés vs pays en développement ; milieux sociaux favorisés vs milieux sociaux défavorisés).

Ainsi, le seuil du surpoids serait de 23 et l'obésité à 26 chez les Chinois de Hongkong. Le surpoids serait au seuil de 29,5 chez les Polynésiens mais de 20,4 chez les Ethiopiens². Si pour les Américains d'origine européenne, le surpoids est au seuil de 25, il serait à celui de 26,3 chez les Afro-américains³.

Pour la France, nous avons mené une étude⁴ sur une population de 45000 personnes résidentes à Marseille. L'âge et le sexe exercent une influence non négligeable sur les problèmes pondéraux (Cf. Présentation étude).

Pour les USA, étude épidémiologique de la distribution (1985-2002) montre l'accroissement exponentiel du processus (Cf. Présentation étude).

Cette épidémie a bien sûr un coût économique : 30 billions de \$ sont dépensés rien que dans les programmes d'amaigrissement aux USA et le coût en santé est de 75 billions de \$. En 2003, il y avait 300 millions d'obèses dans le monde ; ils n'étaient que 200 millions en 1995. En 2002, aux USA, le surpoids (critères OMS) était présent chez 43% des femmes américaines d'origine européenne, 57% chez les femmes hispaniques et 64% chez les femmes afro-américaines. Il faut par ailleurs savoir, qu'en 2002, un repas « big mac » (Big mac + super size fries + super size cooked) atteignait 1600 calories (contre les 2000 nécessaires quotidiennement)⁵. Ainsi, l'obésité s'associerait essentiellement à une mauvaise hygiène de vie elle-même liée à des niveaux de vie très bas.

Les normes sociales et culturelles

L'anthropologie se propose d'apporter des réponses, en particulier concernant les représentations du corps et son évolution.

² Deurenberg P, Yap M, van Staveren WA Body mass index and percent body fat: a meta analysis among different ethnic groups. *Int J Obes Relat Metab Disord*, Dec 1998;22(12):1164-71

³ Deurenberg P, Deurenberg-Yap M. Differences in body-composition assumptions across ethnic groups: practical consequences. *Curr Opin Clin Nutr Metab Care* 2001 Sep;4(5):377-83.

⁴ Adalian P., Boetsch G., Didelot F., Fabre M., Ardagna Y., Signoli M., Gibert M., Leonetti G., Dutour O. 2002 Influence de l'âge et du sexe sur les modifications du Body Mass Index. *Living And « Curing » Old Age In The World. Vol. 1 « Curing » Old Age*. Genova ; Erga Edizioni. 2002 pp. 79-90.

⁵ Obesity — Big is Beautiful? *The Globalist*, February 27, 2004

Dans son passé, et bien avant d'intégrer la mesure corporelle ou anthropométrie, l'anthropologie se voulait philosophique et phénoménologique. Elle se posait déjà des questionnements sur les rapports existants entre morphologie et identité. Le meilleur exemple est celui proposé par la physiognomonie, ébauchée par Della Porta et Lebrun au XVII^e siècle et construite par Lavater au XVIII^e siècle qui se voulait un système d'intelligibilité total de l'être humain. Le visage était l'objet privilégié de lecture de l'autre - nous ne nous y étendrons pas - mais la silhouette renvoyait à des stéréotypes entendus.

Les mises en scènes des formes corporelles au travers de représentations permettent de nombreuses lectures : celle de l'esthétisme et de la norme académique évidemment, mais aussi celle de l'influence de l'économique et du social. Celles-ci montrent comment le corps s'inscrit dans une série de cycles biologiques en subissant les pressions environnementales. Au cours de la vie, le corps subit des transformations dont le rythme est, certes, contrôlé par le patrimoine génétique individuel mais surtout par les influences positives ou négatives de l'environnement. Ainsi, sa morphologie – je veux dire bien sûr dans sa normalité - est gérée par l'alimentation et par l'activité physique ou sportive. Les images du corps construites aujourd'hui par la société ont une histoire, et celle-ci nous montre une multitude d'étapes historico-sociologiques (préhistorique, antique, médiévale, contemporaine, moderne). Certains invariants peuvent apparaître dans les représentations ; il s'agit, pour reprendre les propositions du modèle structuraliste, d'oppositions binaires articulées autour des notions de pur et d'impur, de puissance et d'impuissance. Ainsi, de même que le corps jeune est valorisé dans les sociétés guerrières et le corps âgé dans les sociétés de sagesse, le corps gros est valorisé dans les sociétés affamées mais dévalorisé dans les sociétés d'abondance alimentaire.

Les rares représentations du corps féminin durant la préhistoire nous montrent surtout des corps épanouis, avec des caractères sexuels et des tissus adipeux imposants, symbolisant tout d'abord une nourriture abondante, puis une promesse de fécondité (Fig.1, 2, 3). Nous sommes dans un système de représentations qui associe directement nourriture et capacité reproductive, qui fait de la rondeur des formes, une aspiration sociale vers le bien-être, en somme, un modèle.

Le passage du paléolithique au néolithique va constituer le premier changement pour notre espèce avec un accès plus facile, plus régulier et

plus sûr à une alimentation nouvelle, basée sur les céréales et la viande. Ce qui aura une conséquence sur l'accroissement du nombre des hommes et sur les transformations morphologiques.

L'Antiquité va développer l'idée d'un corps robuste pour les hommes (gravure Hercule) et bien proportionné pour les femmes. Ces corps féminins harmonieux étaient les signes de bonne santé mais c'est la forme du squelette, en particulier de larges hanches qui donnent l'assurance d'avoir des capacités reproductives et non une surcharge pondérale ; la statuaire présente des femmes au corps harmonieux et sportifs dans laquelle les rondeurs des fesses et la poitrine ne sont jamais disproportionnées par rapport au reste du corps. Par contre, Rome fera de la rondeur des formes, un signe de notoriété, dans une ville où richesse et misère se côtoient, et où la consommation débridée d'aliments les plus variés est un signe de puissance.

Au moyen âge, les privations alimentaires s'associent au spirituel et à la peur de l'enfer. Ainsi, pour le haut Moyen-âge, la lecture des miniatures de Van Eyck ou de Van der Goes nous montre des corps féminins effilés, maigres, rappelant la déchéance d'Adam et Eve (Fig. 34). Ils expriment une dé-érotisation correspondant bien à la mise sous pêché constante du corps ; le corps humain doit alors demeurer du ressort du théologique pour la chrétienté parce que créé directement par le divin, sans existence autonome. Le salut guide les relations des humains à leur corps et aux corps des autres en rappelant que c'est par la femme que l'homme est tombé dans le pêché. Les corps des femmes médiévales représentés sont souvent émaciés, sans personnalité, comme sans vie réelle. Les différents corps féminins exhibés sont parfois dénudés mais ne sont pas choquants car inscrits dans l'ordre biblique, il s'agit le plus souvent d'Eve.

En réalité, le corps féminin chrétien est celui du pêché, dont on se méfie. Il ne doit pas être attirant. Le corps, c'est un enveloppant emprisonnant l'âme qui attend la délivrance. Les corps sont vite des lieux de malheur, de souffrance (famine, épidémies, maladies diverses). Le jeûne du carême assure la contrainte du corps et la rédemption de l'âme ; mais peu à peu carême et carnaval vont s'affronter (icono) en signifiant aussi de nouvelles conceptions du monde. Le corps aspire à une autonomie, à un peu de pêché qu'il trouvera dans les plaisirs conjugués de la chère et de la chair. Ce n'est qu'à la fin du moyen âge que le corps dénudé va peu à peu devenir objet de désir (Bologne, 1986).

A la renaissance, le relâchement des règles théologiques s'associe au retour de la philosophie antique. L'évolution du canon pour les formes du corps

féminin suit les conceptions cosmogoniques des sociétés, avec un principe essentiel, celui de la jouvence : la femme doit être belle, jeune et saine pour pourvoir aux besoins de fécondité et de perpétuation de l'espèce. Les artistes de la Renaissance, tel Cranach le vieux au XVI^e, rejettent les normes médiévales et réintègrent les canons de la sculpture grecque (Fig. 35). Plus tard, au XVII^e siècle, Rubens (Fig. 36), ou au XVIII^e siècle Regnault ou Girodet (Fig. 37) feront des peintures de femmes plus proches de la réalité physique observée, en leur donnant des morphologies épanouies et des attitudes corporelles très sensuelles.

Les transformations du régime alimentaire associés aux révolutions agricoles et à l'industrialisation vont se répercuter sur les morphologies corporelles. Les corps bien nourris des femmes signent la prospérité et ouvrent des promesses d'une sexualité davantage débridée comme le suggère l'Orientalisme. Mais rapidement, cette transformation de l'esthétique féminine va introduire de nouvelles distorsions. Pour être attirant ou voluptueux, le corps ne doit pas être « gros » et mou, c'est-à-dire rempli de graisse, mais donner des preuves de fermeté. Les seins et les fesses s'y prêtent avec merveille en tant qu'organes féminins sexuelles secondaires. Mais la graisse se concentre surtout sur le ventre. Le gros ventre devient alors signe d'opulence chez l'homme (ce qui rassure) et signe d'amollissement voire de lascivité chez la femme (ce qui pourrait inquiéter). Et « trop » de corps est alors assimilé à « trop » de plaisir⁶.

Au XIX^e siècle, une seule règle : mettre en avant la poitrine et les fesses par des vêtements adaptés tout en dissimulant le ventre par l'usage de vêtement adaptés dont le corset.

Le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle vont proposer des vêtements qui modèleront certaines parties du corps en mettant en relief les fesses et les seins et faisant oublier le ventre (Fig. 38 et 39).

A partir des années 30 et en particulier au moment du développement des congés et du tourisme, le corps va se dévoiler de plus en plus. Et l'exhibition du corps signe la modernité. Dès lors, le corset devient inutile pour masquer les rondeurs abdominales qu'on ne peut plus cacher. Il faut impérativement trouver d'autres alternatives dans une société qui fait de plus en plus de l'image corporelle une distinction sociale. Le dénuement du corps doit exposer de la beauté et non de l'indécence⁷.

C'est le contrôle de l'alimentation (et non son abondance) qui devient un signe de qualité. Et l'activité physique permet l'affinement de la mise en

⁶ Vigarello G. Le martyre des obèses. *L'Histoire*, 303, Novembre 2005 : 72-76.

⁷ Pour paraphraser l'expression de Kenneth Clarke "the naked and the nude" Cf; CLARK K. 1969 *Le nu*. Paris ; Le livre de poche.

forme. Aujourd'hui, c'est le corps de la femme sportive (maigre et légèrement musclée) qui constitue le modèle dominant (Fig. 40).

Le grand changement constaté, c'est que l'exhibition corporelle induit des consignes esthétiques qui nécessitent la construction d'un corps maigre ne devant renvoyer ni au péché premier, ni à une sous-alimentation, mais à une norme sociale. La norme engendre des excès qui se retrouvent soit dans la pathologie mentale - l'anorexie - pour le discours médical, soit dans la norme esthétique – la maigreur - pour les grands couturiers (Fig. 42). On se doit d'ailleurs de réfléchir sur cette fausse contradiction concernant les discours positifs ou négatifs sur un même type de corps proposé par des promoteurs efficaces des normes sociales (la mode et la médecine).

L'épanouissement des formes du corps

Le discours des stylistes suggère que le corps épanoui ne serait pas élégant, sans distinction. Cette affirmation s'appuie sur le fait que le corps obèse renvoie à des modes de vie socialement très marqués puisque la « mauvaise » alimentation - génératrice d'obésité - est bon marché et qu'elle devient donc quasiment inépuisable dans nos sociétés. Cette consommation débridée de nourriture n'est plus, comme ce fut le cas auparavant, un signe de bien-être social mais, au contraire, un stigmate du mal-être. Si hier, dans nos campagnes, et aujourd'hui dans les pays en développement, l'alimentation très calorique était souvent considérée comme le signe de l'opulence et de la richesse (le gros est alors réputé être un homme heureux, cf. Fig. 43), ce n'est plus le modèle social dominant aujourd'hui.

Dans ces sociétés d'avant ou d'ailleurs, où l'on observe une androgynie très fréquente du corps féminin qui stigmatise la pauvreté ou la maladie, s'oppose une plénitude des formes signifiant une vie festive et la bonne chère (Fig. 44) ainsi qu'une optimisation des potentialités de fertilité (Fig. 45 & 46). A contrario, dans nos sociétés, le corps obèse devient la marque de faibles revenus se caractérisant par une alimentation calorique trop riche associée à une mauvaise hygiène de vie (Fig. 45). Ainsi, les gros deviennent des mous, c'est-à-dire ceux qui ne se contrôlent plus face à l'abondance alimentaire offerte (à l'inverse des anorexiques qui contrôlent au maximum les « inputs » alimentaires) (Fig. 46), ceux que l'on ne montre pas car leur image est quelque part le signe d'une perte du contrôle social sur leur propre corps (Fig. 47). Les corps obèses sont des corps encore aujourd'hui marginaux en France face à la norme esthétique affichée,

même si, leur fréquence augmente très rapidement : si 22 % de l'ensemble des français ont une suradiposité abdominale, celle-ci dépasse les 50 % pour les plus de 50 ans.

Ceci ne sera pas sans effet sur l'évolution à venir de l'apparence corporelle et des transformations culturelles qu'elle pourra engendrer ; déjà, la culture américaine semble avoir intégré cette transformation en produisant une sous-culture de l'obésité, au sens de Berger & Luckman⁸, avec leur mode, leur humour.... (Fig. 48) où l'on passe du « eat fat » au « think fat »⁹. Un peintre comme Bottero introduit le gros dans l'art (Fig. 41) en construisant un monde pictural où l'obésité semble être une des normes esthétiques possibles.

Conclusion

Au-delà des représentations stéréotypées de corps mous, marquant les formes du gras et frappés par l'inaction physique, les relations entre alimentation et obésité posent question. Tout d'abord, l'accroissement de nourritures disponibles dans les sociétés industrialisées s'est associé à une augmentation de l'espérance de vie et à une durabilité plus grande de l'état de bonne santé. Ceci a eu pour conséquence, un doublement de l'espérance de vie à la naissance entre 1900 et aujourd'hui ; c'est un fait incontestable. Mais la conséquence, c'est que l'on doit vivre plus longtemps avec son corps, suivre ses transformations morphologiques, de s'en emparer, d'en faire un capital. D'en faire un objet de désir, de bien-être et de plaisir et non plus un lieu de souffrance ou de malheur. Et si l'obésité semble constituer une forme de résistance, par le laisser-aller et l'abandon de soi au plaisir de la chère lorsqu'on la choisi ou aux affres de la boulimie lorsqu'on la subi, elle ne répondra malheureusement à cette aspiration au bien-être durable. Puisque le corps obèse constitue, dans nos sociétés, un corps à la fois de pauvre et de monstre, c'est-à-dire celui d'une altérité dérangeante. C'est en cela qu'il constitue le 4eme grand fléau de l'altérité après le racisme (la couleur : blanc vs coloré), le sexisme (le sexe : masculin vs féminin) et l'agisme (l'âge : jeune vs vieux), et comme les trois premiers, il s'exprime dans le rejet de la différence basée sur un trait morphologique (maigre et

⁸ P.L. Berger, & T. Luckmann *The Social Construction of Reality*. New York: Doubleday. 1966.

⁹ Don Kulick & Anne Meneley *Fat – The anthropology of an obsession*. New-York ; Jeremy P. Tarcher/Penguin. 2005.

dur vs gras et mou) exprimant, quelque part, un mal être individuel de la part de celui qui est obèse et collectif de la part de la société qui le rejette.